Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 36 (1928)

Heft: 9

Artikel: Les enfants peureux

Autor: Chavigny, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-974053

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

hätte die Wiener Schule und auch wohl uns selbst vor Ueberhebung, Ueberschätzung und Irrwegen geschützt.

Man sollte schon auf der Hochschule lehren, daß die ärztliche Wissenschaft kulturgebunden ist und auf und ab geht mit Zeitströmungen, daß aber ewig und unverrückbar das Wesen der Heilkunst bleibt. Also: Geschichte der Medizin nicht als Selbstzweck, sondern in Verbindung mit der lebenden Heilkunst.

Es ist sicher kein Zufall, daß am deutlichsten und klarsten den Zwiespalt der heutigen Medizin Geschichtsforscher wie Honigmann, Sigerist, Sudhoff, Koch u. a. erfaßt haben.

Und die dritte Forderung, die man stellen muß, ist die Schulung des jungen Mediziners in kritischem Denken. Gerade der Naturwissenschaftler sollte als Kompensation seiner Arbeit die Philosophie haben. In der stürmischen Entwicklung der letzten Jahrzehnte hat man auch diese Grundwahrheit verkannt. Gerade wir Aerzte brauchen philosophische Schulung. Nicht Kenntnis von Systemen und spitzfindigen Einzelheiten, sondern Aufklärung darüber, daß es nur bedingte Wahrheiten gibt und daß auch naturwissenschaftliche Tatsachen wandelbar sind und durch allgemeinästhetische und seelische Betrachtungsweise ergänzt und korrigiert werden müssen. Objektive Wahrheit ist noch kein Erkenntnisprinzip. Man muß die Wahrheit am Leben selbst messen. Dazu aber gehört eine innere Freiheit, die nur auf dem Boden einer synthetischen Kultur herauswachsen kann.

Gerade darum ist für den Arzt eine Weltanschauung nötig, die ihm Religion oder Philosophie vermitteln kann. Große Aerzte und Naturforscher aller Zeiten waren Philosophen. Aus ihrer Weltanschauung entsprang die Voraussetzung für ihr Werk. Kepler fand seine Ideen in Anlehnung an Platos Weltbild. Arzt sein, ist Dienst am kranken Menschen. Ein großes Ideal bestimmt darum das Wesen unserer Kunst. Mir will es scheinen, als ob es schließlich bei den exakten Naturwissenschaften auch nicht anders wäre. Selbst der weltfremde theoretische Mathematiker dient letzten Endes der Allgemeinheit.

Bei aller Anerkennung des Selbstzweckes, den jede Wissenschaft in sich trägt und den sie unabhängig von Tagesfragen und Tagesforderungen verfolgen muß und soll, ist auch ihr letzter Sinn und Zweck Dienst am Menschen. „Was man nicht nützt, ist eine schwere Last." Und so wird die exakte Wissenschaft ebenso wie die Heilkunst und ebenso wie die Religion geadelt durch ihre allgemeine Bedeutung für die menschliche Kultur. Alle finden Inhalt und höheren Sinn erst dann, wenn sie die Völker innerlich erheben.

In dieser versöhnenden Aufgabe sind Naturwissenschaft und Heilkunst eins und in dieser Gemeinschaft liegt letzten Endes ihre gegenseitige Gebundenheit.

Les enfants peureux.

Par le professeur *Chavigny* de Strasbourg.

Faut-il, avec Mosso, dire que la peur est une maladie dont il importe de guérir l'homme? Faut-il, au contraire, admettre avec le Professeur Grasset que la peur est naturelle à l'homme et qu'elle le préserve de certains dangers auxquels il y a intérêt à se soustraire?

Si les peureux sont vraiment des malades, presque tous les enfants sont des malades, car il en est bien peu qui ne soient accessibles à la peur.

Si l'on s'en rapporte à l'opinion moyenne des grandes personnes, il semblerait que la peur soit un sentiment indigne d'un

adulte et même relativement rare. Quelques anecdotes, puisées à assez bonne source, permettent cependant de dire que la peur est peut-être moins exceptionnelle qu'on ne voudrait le faire croire.

Dans son langage un peu rude, le Maréchal Ney disait: « Je voudrais bien savoir quel est le Jean Foutre qui n'a jamais eu peur? »

A cette boutade, le Professeur Grasset réplique: « Ce Jean Foutre existe, mais c'est un malade! C'est un sujet incapable d'émotion, ou incapable de comprendre le danger. »

Bain raconte: Un grand général ayant lu sur une tombe cette inscription: « Ici repose un homme qui ne connut jamais la peur », dit aussitôt: « Eh bien! en voilà un qui n'a jamais éteint une chandelle avec ses doigts! »

Et un officier de Napoléon Ier a écrit: « On ne saurait s'imaginer combien, en ce siècle de batailles, il y avait de héros qui faisaient dans leurs chausses! «

Il convient peut-être d'accorder quelque crédit à des avis aussi autorisés.

Il est tout au moins désirable d'éviter que les enfants ne prennent l'habitude d'être peureux. C'est toujours un défaut pénible pour eux, et choquant pour leur entourage.

Autrement anodins sont le trac, la timidité de l'adulte: ce sont cependant de véritables fléaux pour l'acteur, l'orateur, etc.

Nous limiterons ici notre sujet à *l'étude de la peur chez l'enfant.* Nous nous demanderons si on peut en prévenir l'apparition, si on peut même la guérir.

L'hygiène mentale a fait des progrès immenses depuis quelques années. Cette science, si fertile en résultats, nous a fait sortir de la période de passivité pendant laquelle on se contentait de décrire les troubles légers de la mentalité, sans rien entreprendre contre eux. Les données de l'hygiène mentale doivent régler, à l'heure actuelle, notre conduite à l'égard de la peur, et elles nous montrent qu'on peut faire d'excellente besogne.

Bien plus encore qu'en médecine organique, il vaut infiniment mieux, en médecine mentale, prévenir que d'avoir à guérir.

Tous nous avons connu des enfants peureux et beaucoup de ceux qui liront cet article se rappelleront-ils qu'eux-mêmes, dans leur enfance, ont été peureux.

Pourquoi existe-t-il des enfants peureux?

En tout premier lieu, il faut assurément incriminer l'hérédité, la constitution même de l'enfant. Il faut écarter de suite une objection qui se présente aussitôt à l'esprit. Nombre de personnes feront remarquer que, parmi les enfants d'une même famille, tous ne sont pas également peureux.

Mais l'hérédité est loin de se traduire d'une façon uniforme sur les frères et sœurs, même chez des jumeaux, cela, on le sait bien, et les exemples en sont innombrables tous les jours. L'objection est donc sans valeur.

C'est de leur hérédité que les enfants peureux tiennent leur tempérament émotif. Emotifs, ils le sont tous. Ce tempérament émotif a été bien isolé et parfaitement décrit par Dupré. C'est l'une des acquisitions très formelles de la psychiatrie de ces dernières années.

Cette constitution émotive peut être due à l'hérédité vraie, mais elle peut parfois aussi se rapporter à un accident de la grossesse, infection ou émotion.

Cette notion de l'hérédité est très importante à considérer dans les cas dont nous nous occupons ici. Si, en effet, les parents sont eux-mêmes de tempérament émotif ou sont quelque peu tarés au point de vue mental, l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants, et surtout l'éducation par

l'exemple, risque d'être défavorable, pernicieuse même.

Des parents nerveux peuvent fort bien ne pas se connaître eux-mêmes, ne pas juger très sainement de leur propre état nerveux. Ils ne feront, par conséquent, pas l'effort nécessaire pour que leurs enfants soient maintenus dans cet état d'équilibre mental si indispensable à leur développement normal.

L'émotivité, en général, est un état de déséquilibre; loin de la cultiver, loin d'en favoriser l'éclosion, les parents avertis devraient toujours la redouter.

L'émotivité prépare parfois de grands artistes, mais elle fait plus généralement de piètres hommes d'action, le plus souvent de véritable non-valeurs sociales.

Au point de vue mental, le but auquel toute éducation réfléchie doit tendre, c'est à un état de parfait équilibre mental: il ne faudrait jamais le perdre de vue.

En réalité, les enfants n'inventent pas l'erreur; le plus souvent, on la leur inculque. La plupart des mauvaises habitudes qu'ils ont sont dues à une éducation imparfaite, surtout imprévoyante.

On peut dire que, si beaucoup d'enfants sont peureux, c'est parce que les parents, c'est parce que leur entourage les ont rendus peureux.

Une comparaison assez frappante se présente à l'esprit: c'est celle des images fausses et des images vraies en orthographe. Personne n'ignore plus guère, à l'époque actuelle, que la méthode ancienne et si déplorable de la dictée difficile empêchait nombre d'individus d'acquérir jamais une orthographe convenable.

Obligé à écrire un mot dont il ne connaissait pas la physionomie orthographique réelle, l'enfant improvisait un graphique presque forcément incorrect. La correction qui survenait ensuite, soit à l'aide du dictionnaire, soit sur l'indication du maître, laissait, dans l'esprit de l'enfant, deux images parallèles et presque de même valeur, l'une fausse, l'autre correcte. Il en résultait que pour l'avenir, peut-être pour toujours, l'enfant et même l'adulte restait incertain entre ces deux souvenirs presque égaux en valeur. C'est ainsi qu'on voyait bien des personnes se demander avec anxiété si le mot « apercevoir » s'écrivait avec deux p, ou si, plus modestement, il suffisait d'un seul.

La méthode moderne, si profondément psychologique, de la *dictée apprise,* ne permet qu'à la seule notion correcte de pénétrer dans l'esprit de l'enfant: celui-ci lit d'abord le texte dans le livre, l'apprend par cœur. Bien sûr alors de la forme du mot, il est admis à l'écrire, son cerveau s'habitue donc immédiatement à tracer un graphique correct; il n'a, par conséquent, aucune chance d'inventer une image inexacte, fautive.

Il en est exactement de même en ce qui concerne la peur. Si beaucoup d'enfants sont peureux, c'est que les parents mal avisés ont invoqué la peur comme moyen éducatif immédiat, trop commode pour suppléer à leur propre manque de décision, de volonté.

Combien de parents, pour vaincre l'entêtement d'un enfant, de sa mauvaise volonté, s'ingénient à le menacer de la bête qui va les manger, de l'homme noir, du chiffonnier, du marchand de peaux de lapins qui va venir le prendre, etc. J'en passe et des meilleures, chaque famille ayant à ce point de vue une tradition et une documentation fournie.

Presque invariablement, on y ajoute la terreur de l'obscurité, menace d'envoyer l'enfant dans le jardin, une fois la nuit venue, de le mettre dans un cabinet obscur.

On voudrait spécialement développer la peur chez un individu qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Et, si déjà bien souvent les parents ont recours à tels moyens, ceux-ci ne sont-ils pas encore bien plus souvent le moyen éducatif employé par la domesticité à laquelle les enfants sont confiés.

Nourrice ou bonne d'enfants se trouvent placées devant ce problème ardu, presque insoluble: On leur a confié des enfants avec mission et les maintenir sages, alors qu'il leur est sévèrement interdit de sévir contre eux de quelque façon que ce soit.

Fréquemment peu développés au point de vue intellectuel, parfaitement ignorants de la moindre notion d'éducation, et d'ailleurs très indifférents aux résultats définitifs qu'ils n'auront pas l'occasion de voir, les domestiques se trouvent à peu près forcément conduits à user de ce moyen coercitif si commode: la peur. Ils s'en serviront largement, on peut en être sûr.

Cette culture intensive, répétée, presque constante de la peur ne manque presque jamais de porter ses fruits et c'est ainsi que le nombre des enfants peureux est si considérable. A ce qu'on leur a dit, vient s'ajouter, pour ces pauvres petits, la rumination à laquelle ils se livrent, et quand on leur a parlé d'objets terrifiants, ils vont y songer, et même, la nuit, leurs rêves en seront peuplés. Ou bien encore ils la cultiveront entre eux. Il en est parmi eux qui s'amusent à raconter aux autres des histoires terrifiantes. Et, souvent, ils s'y laissent prendre eux-mêmes.

Bien entendu, tous les enfants ne sont pas également accessibles à cette éducation de la peur: les émotifs s'y laisseront complètement aller. Les indifférents n'y penseront que d'une façon bien superficielle. C'est question de tempérament, de constitution innée.

Récemment, un médecin me soumettait cette observation très juste, que, entre ses deux fils encore très jeunes, l'un était un audacieux, grimpant sur tous les meubles, ne redoutant rien, tandis que son plus jeune frère hésitait à l'imiter; et, lorsque parfois ce dernier était arrivé à se hisser sur un meuble quelconque, il n'osait plus descendre et appelait au secours.

Cette différence s'expliquait, non seulement par un question d'âge, mais surtout par une question de robustesse physique, l'aîné étant incomparablement plus vigoureux.

C'est dire ainsi que tous les tempéraments ne sont pas également accessibles à une même méthode éducative; ceci est incontestable. Les enfants ne pâtiront pas tous semblablement des défauts d'un système déplorable.

Parmi les parents, ceux qui usent si largement de la méthode d'intimidation par la peur sont presque toujours des faibles de la volonté, ce sont ceux qui ne savent pas imposer leurs décision; parfois, ils ne savent pas s'y arrêter, surtout, ils ne savent pas y persévérer.

Sans être, bien entendu, un partisan acharné des moyens de correction manuelle, on peut cependant admettre que, chez l'enfant jeune, la correction est parfois nécessaire. Mais, surtout, il faut que l'enfant sache rapidement que la volonté nettement exprimée par ses parents restera immuable. Ce qu'on lui demande de faire doit être d'abord réfléchi, mais surtout maintenu. Il ne faut pas que les ordres donnés par les parents soient constamment changeants. L'enfant, même très jeune, s'entend admirablement à profiter de la faiblesse de ses parents, il sait fort bien attendre que la girouette ait tourné à son profit.

En cas de nécessité, une calotte promise et rigoureusement tenue à l'échéance est infiniment supérieure à toutes les menaces, à toutes les invocations de la peur.

En somme, si vous voulez que les enfants ignorent la peur, astreignez-vous à ne pas la leur enseigner. Surveillez-vous vous-mêmes, surveillez l'entourage, particulièrement la domesticité, et, au besoin, pratiquez l'isolement à l'égard d'autres enfants qui, peureux eux-mêmes, peuvent être contagieux pour les autres.

Mais, pourrait-on objecter, ce système n'est-il pas purement théorique? N'est-ce pas une simple vue de l'esprit? Comme preuve de sa valeur pratique, je peux citer telle famille, d'hérédité nerveuse marquée, dans laquelle trois enfants ont été élevés strictement suivant ces principes. Aucun d'eux n'a jamais été peureux. Une famille alliée à la précédente et très comparable, mais dans laquelle l'éducation des enfants était faite suivant la méthode usuelle, a fourni des enfants peureux et dont certains le sont restés à l'âge adulte.

Mais nous venons parler ici de la méthode préventive.

Existe-t-il une méthode curative? Un enfant est peureux, comment le guérir?

Les méthodes de vigueur sont-elles de mise? Il ne semble pas, si l'on en croit une histoire rapportée par Binet: Un médecin ayant un fils extrêmement peureux crut bien faire en l'amenant, lorsque l'enfant avait une douzaine d'années, dans une chambre où se trouvait un cadavre et en l'obligeant à le toucher. Le résultat obtenu fut plutôt déplorable: l'enfant, fort bien doué, eut souhaité de suivre la profession paternelle. Lorsqu'il fut astreint à entrer à la salle de dissection, le souvenir de l'émotion ressentie dans son jeune âge l'obligea à prendre la fuite et il dut chercher une autre profession.

Doit-on attacher quelque valeur à l'histoire si souvent répétée de J.-J. Rousseau et de la Bible? Il ne semble pas qu'un défaut soit bien susceptible d'en corriger un autre. L'orgueil est un défaut fort déplorable, dans l'existence; nous ne saurions guère recommander de faire appel à l'orgueil pour guérir la peur. D'ailleurs, en matière d'éducation, l'autorité de J.-J. Rousseau est essentiellement contestable.

Récemment, j'ai reçu les confidences d'une mère de famille pourtant intelligente et qui paraissait avoir beaucoup usé de l'influence de l'orgueil comme procédé éducatif pour son fils. Elle m'avouait avoir appris seulement quand son fils avait vingt ans que celui-ci avait été extrêmement peureux pendant toute son enfance. Par orgueil, il était parvenu à le laisser ignorer à sa mère. Il ne semble pas que ce soit là un résultat bien brillant.

En raisonnant la question, au point de vue psychologique, il apparaît bien que la méthode curative de la peur, celle que l'on doit surtout employer, soit la méthode sédative, celle de l'oubli. Loin de provoquer des efforts directs de réaction contre la peur, il faut laisser l'enfant l'oublier, ne pas lui donner occasion d'avoir de nouveaux accès de peur. Si donc, par exemple, l'enfant est peureux de l'obscurité, il faudra, sans la moindre affection, le faire accompagner lorsqu'il se trouvera obligé de circuler sans lumière; soigneusement, on évitera toutes occasions de rappeler l'accès d'émotivité.

Accessoirement, il faudra cultiver chez l'enfant le développement de la volonté, de la confiance en soi-même. Le moment de choix pour cette thérapeutique de la peur, c'est la période où, entre douze et quinze ans, la vigueur physique de l'enfant se développe, où il prend confiance de la valeur de ses moyens physiques de défense.

L'éducation contre la peur est en somme un des chapitres fort intéressant de l'éducation du caractère et de la volonté. On ne doit pas oublier que chez l'enfant la culture de l'intelligence est assurément

intéressante, qu'elle prépare les moyens de parvenir à une situation, mais c'est le caractère qui fait l'homme, et un individu peureux est un individu de valeur diminuée.

Ecole de sages réflexions pour les parents sur leur façon d'agir vis-à-vis des enfants, orientation vers une éducation rationnelle de la volonté chez les enfants et de leur équilibre mental, il semble que cette question de la peur chez les enfants puisse être un sujet d'utiles méditations.

Parents et enfants pourront également en profiter. C'est le souhait qu'on peut faire dans leur intérêt à tous et même dans l'intérêt général. *P. Chavigny.*

Der Wille zur Gesundheit.

Der Wille zur Gesundheit! Ist es wohl möglich, daß ihn jemand nicht hat? Und doch besitzen ihn nur die wenigsten, da wohl alle gesund sein wollen, aber dieses verschwommene Wollen jede Unbequemlichkeit scheut und nicht der feste Wille ist, der unbeirrt durch Mühe und scheinbare Entbehrung seinem Ziele zustrebt. Die überwiegende Mehrzahl der Menschen erkennt heute den Wert der Gesundheit erst, wenn sie dieselbe verloren hat, wenn Schmerzen und körperliche Hilflosigkeit sie quälen, und wenn sie dann vergebens die verlorene zurücksehnt. Denn wie verhältnismäßig leicht die Gesundheit zu erhalten ist, ebenso schwer ist die verlorene wiederzugewinnen, und schwer muß dafür büßen, wer gedankenlos unter dem Einfluß der Kultur gegen die ewigen Gesetze der Natur gehandelt hat. Wie wir uns durch unzweckmäßiges körperliches Verhalten vielfach schaden können, haben wir soeben gesehen; aber auch der Geist übt seinen Einfluß auf den Körper aus, auch durch ihn können wir unseren Körper ebenso zerstören als ihn fördern, und allein in unserem geistigen Verhalten liegt oft die Ursache unserer Krankheit. Glauben denn jene ängstlichen Personen, die einen Kranken meiden aus Furcht, selbst zu erkranken, daß sie damit wirklich vor einer gleichen Erkrankung sich schützen? Wenn wir von jenen furchtbaren Epidemien absehen, die, dank unserer wachsamen öffentlichen Gesundheitspflege, immer seltener unser Land heimsuchen und teilweise demselben bereits gänzlich fern bleiben, wie schwarze Pocken, Cholera, Flecktyphus, Pest, so ist zu Zeiten unserer einheimischen leichteren Epidemien, besonders der Influenza, schon die uns umgebende Luft Träger dieser Krankheitskeime, und wir müßten alle erkranken, wenn in diesem Falle der Keim allein den Ausbruch der Krankheit veranlassen könnte. Das ist aber nicht der Fall, es muß im Körper eine gewisse Schwäche als Vorbereitung vorhanden sein, daß der Keim in ihn hineindringen und sein verheerendes Werk beginnen kann, welche Vorbereitung zu Zeiten der Influenza meistens ein Erkältungszustand schafft; ohne diese Vorbereitung und Schwächung prallt wie an einem Panzer der Keim an uns ab, mögen wir ihn auch tausendfach mit der Luft einatmen, und wir bleiben vollkommen gesund trotz der gefährdenden Luft um uns. Damit ist nun nicht gesagt, daß wir die Krankheitsmöglichkeit durch Ansteckung vernachlässigen dürfen. Vorsicht ist aber keineswegs gleichbedeutend mit Aengstlichkeit, durch verständige, der Witterung angepaßte Kleidung im Freien, durch sorgfältige Vermeidung der Mundatmung sollen wir vorbeugen, daß unser Körper für den Ansteckungsstoff geeignet wird und ihn unnötig einatmet, wir werden auch sonst in solcher Zeit ganz besonders darauf achten, daß wir uns nicht durch unzweckmäßige Lebensweise schwächen. Vollkommen